

# Villa Belleville

février 2016 , par [Géraldine Miquelot](#)



Entre septembre 2015 et janvier 2016, Marion Balac, Caroline Delieutraz et Carine Klonowski ont partagé un atelier à la Villa Belleville, dans le 20e arrondissement.

Avaient-elles un projet en commun, l'envie de fonder un collectif ? Pas tout à fait, mais leur passage en ces lieux a été motivé par leurs affinités artistiques et personnelles. L'idée était aussi pragmatique : chacune avait besoin d'un espace spécifique pour travailler, sans la nécessité d'y entreposer d'encombrantes pièces ni celle d'y passer tout son temps.

L'opportunité de louer l'un des ateliers proposés, à l'époque par le Point Ephémère, à la Villa est née du partenariat avec les galeries de Belleville : Caroline Delieutraz étant représentée par la galerie [22,48m2](#).

Quant à leurs affinités artistiques, elles ont été le ciment du projet de partage de l'atelier. Toutes ont en commun de passer beaucoup de temps, dans le cadre de leur pratique, sur Internet. Que ce soit pour y puiser de l'inspiration, des images et des données servant de matériaux à leurs travaux, ou pour y observer et exploiter les nouvelles pratiques de collaboration et de communication qui s'y développent, les trois artistes ont cet environnement en commun, tout en ayant chacune leur manière de s'y référer. Bien sûr, elles étaient déjà largement en contact bien avant la résidence, mais leur coprésence physique a été un moteur certain dans leur façon de travailler.

Durant cette - courte - période de travail, les trois artistes ont donc développé des collaborations épisodiques plus ou moins marquantes les unes avec les autres, entre inspirations ponctuelles et environnement général propice à l'émulation.

**Marion Balac**



Gianna

artsludge@pp

Write a quality Christian article under 500 words

I stepped out of the rental car and breathed in the warm, welcoming breeze on. I was struck by the intricacies of the buildings rising all around me. An entire spectrum of colors flared by me as I walked toward the yellow like a little child, my nose and tongue. Crystal clear water. These people gave me the city. It was a never-ending, unbridgeable force, and it was much a part of me as it was of me. I had been there for two days, and yet I had not had a single moment of a fading impression on me. My heart was taken over by the moment I stepped into the city.

Before I started to plan my adventures as a tourist, I decided to just stop and stare at the gorgeous architecture surrounding me. This city was built with the care of the Medieval Period, without sacrificing the modern touch that makes it so much more than just a city. Castles, cathedrals, and medieval villages of various colors were all around, glowing from the walls of culture and the sun.

I took one of my friends and saw that the Costa Rica History Museum was just around the corner. I started to head out, but a narrow alleyway was built between two buildings. I caught my eye. I can remember the alleyway through the streets, possibly and probably, the city is a maze. But all of them seemed to avoid this particular alleyway. I was feeling adventurous, so I decided to take a risk. Maybe I would get to admire the architecture up close and see the noise and confusion of the streets.

I took one hand along the wall of the building on my left as I walked, slowly but surely through the alleyway. Thousands of intricate little bouqs and lanterns glowed in the shadows of the street. I closed my eyes and allowed myself to be carried in the sun. But when I turned the corner, my heart sank. At that point, I thought the shadows, and the darkness of a young woman, his hand to his face, and she had been laid away. I wanted to see. His bloody, blackened eyes glared in the middle air.

Instantly, I ran toward the scene and threw myself at the man. His eyes widened as he realized he wasn't alone in that tiny space. He was surrounded. My mother had taught me to always carry pepper spray in case of an assault. That advice proved useful here. As soon as he saw the bottle, he looked in the opposite direction. I managed to get one good spray in his eyes as he turned the corner, carrying under his breath.

I found my attention to the poor girl, lying on the street. I knew little Spanish, so that was the only thing I knew to say. "Ayuda!" she mumbled weakly, as if she were at an unconscious. I ran up to her and called her name. The building had appeared to be a hospital. The staff were talking to me in their language, and I found my head to indicate that I did not understand. After a minute, a translator was brought in, and I was able to tell them that this woman was hurt, blind, and badly shaken from the assault. With a nod of permission, a Spanish doctor brought out a bed and called her away to the emergency room. It turned to leave, the woman looked at me and whispered, "Gracias."

I decided then not to leave. I stayed there with her for the rest of the day, through the sunrise and the sunset, with the doctor who told me that she would be okay. I watched as the full moon rose and then passed it again. This woman was not only the responsibility of her own home. Though we had made the night, we developed a connection that could never be broken. I looked out at night, and I might not have been able to do anything for myself in terms, but I could do it, and that was a moment I would never forget. When I had to leave, I had to leave to the woman to return the rental car and continue my own travels. I stepped into the car and drove off, leaving Costa behind.

Lorsque je rencontre Marion Balac, elle m'explique d'emblée avoir organisé son temps dans l'atelier de la Villa Belleville de manière très circonscrite : elle travaille exclusivement sur des dessins en grands formats. Cette artiste qui manipule aussi bien la vidéo que les sites Internet, les objets, le texte ou encore la capture d'écran, se focalisera ici sur un médium, le seul idéalement adapté à l'espace de l'atelier. L'autre projet en cours de Marion Balac est une vidéo, qu'elle réalise chez elle, avec un matériel qu'elle n'a pas voulu installer à l'atelier. De même pour tous les dossiers à préparer, pour lesquels un ordinateur et un accès à Internet sont indispensables.

La pratique du dessin lui est rendue plus fluide par l'espace offert sur un grand plateau posé sur tréteaux, tout autant que par son choix de ne pas se connecter à Internet – non plus celui des recherches artistiques mais plutôt celui de la procrastination. Et bien sûr, l'éloignement du domicile, où se trouvent toutes autres distractions de la vie quotidienne.



La présence des autres artistes dans cet espace, même si elle n'est pas systématique, est un élément important au quotidien : les discussions peuvent se faire dans un cadre plus serein et plus suivi qu'autour d'un verre ou entre deux vernissages. Et tandis que chacune vaque à ses recherches, lit à haute voix un texte pour avoir l'avis des autres, ou raconte une découverte faite sur Internet, Marion Balac continue d'avancer sur son dessin géant.



Pendant son séjour à Madrid, elle a notamment étudié l'aéroport de Castellón, qui n'a jamais vraiment été mis en service pour des vols réguliers. Promesse non tenue d'échanges, de tourisme et de développement économique, ce rêve de circulation jamais réalisé est au cœur du dessin que Marion Balac poursuit, patiemment, à chacune de ses venues à l'atelier. Elle continue donc le travail entamé à la Casa de Velázquez, en profitant comme là-bas des ressources de l'atelier, parmi lesquelles la présence ponctuelle de ses colocataires.

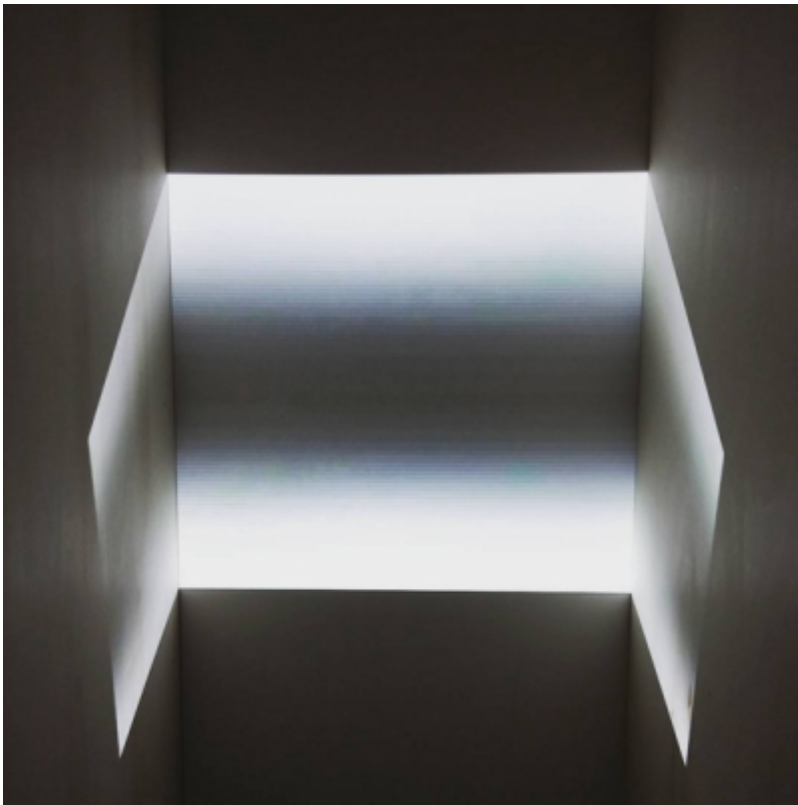
### **Carine Klonowski**



La présence des deux autres artistes est importante, également, pour Carine Klonowski. Elle qui revenait d'une résidence de quatre mois en Charente, se retrouvait un peu à l'étroit à son domicile. En plus d'un espace spécifique, elle a eu envie surtout de travailler en présence d'autres artistes. Avoir une ou des interlocutrices avec qui débattre, et faire le déplacement dans un quartier vivant comme l'est Belleville, c'est stimulant. Elle insiste sur ce déplacement : la rupture entre le chez-soi et l'atelier est essentielle. Comme pour Marion Balac, la compartimentation des activités se fait autour de l'atelier : Carine Klonowski termine de rédiger son mémoire de Master chez elle, elle lit en bibliothèque, et développe ses recherches plastiques à l'atelier.



Ces activités ne sont pas étanches les unes par rapport aux autres. L'artiste, qui effectue sa recherche universitaire, théorique, sur le dégradé et ses ressorts esthétiques, tente dans ses expériences plastiques de capturer les variations de la lumière. Dans la projection d'un horizon qui tend à se déployer à l'infini ([Sans titre \(horizon #2\)](#)),



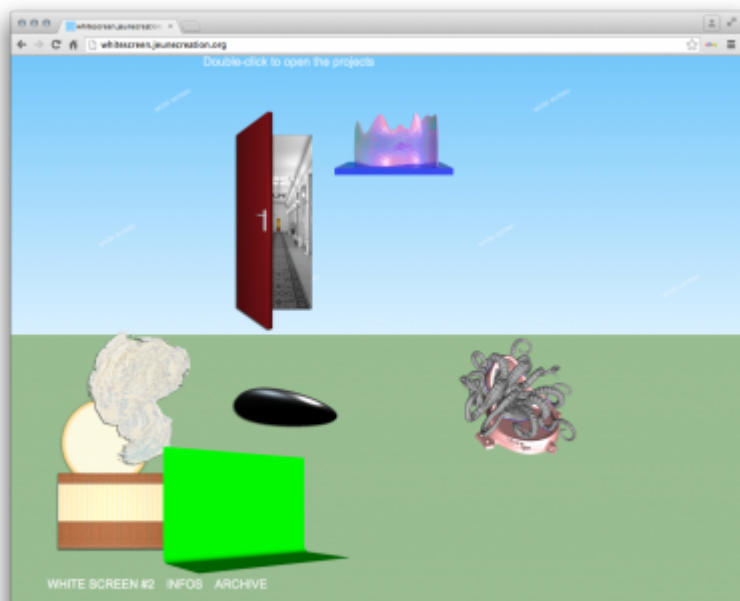
la lumière comme objet visible insaisissable, et également comme signal électrique parfois imparfait, est au cœur de l'œuvre : on y voit à la fois l'image et son évolution, et les petites imperfections liées à la basse définition, récurrente dans son travail.

C'est grâce à l'espace disponible dans l'atelier de la Villa Belleville que Carine Klonowski a pu expérimenter cette projection, développement d'une œuvre de 2014 qui consistait en une série de dessins parus dans la revue *Talweg #2* ([Horizon](#)). Le passage du papier à l'installation est, dans ce cas, assez directement lié à l'espace de travail, comme la taille des poissons rouges est liée à celle des aquariums dans lesquels ils grandissent.

L'artiste raconte qu'une autre idée lui est venue en faisant ces premiers tests : projeter ses vidéos sur d'autres œuvres, et pourquoi pas sur des œuvres d'autres artistes. Le temps venant à manquer, ce sera dans un autre espace qu'elle poursuivra ses essais de ce côté.

Durant son temps passé à la Villa Belleville, Carine Klonowski a également effectué des tests plus techniques d'impressions. Utilisant un papier assez sensible aux variations de température, elle rejoue

dans ce médium les questions en jeu dans ses vidéos. L'exploitation d'une qualité (dite « mauvaise » dans un tout autre contexte) du papier permet de faire émerger des événements imprévus, tandis que les images elles-mêmes seront issues d'une vidéo jouant sur les variations de lumière naturelle au fil d'une journée. Une parution est prévue en mars, et sera la première de la maison d'édition SUN 7, qu'elle est en train de créer avec les deux artistes Marie Glasser et Matéo Tang, du [Club Superette](#).



Si les idées que Carine Klonowski a développées en atelier sont issues de pièces réalisées plus tôt, elle reconnaît l'apport de l'espace et de la cohabitation dans sa manière de travailler. Une émulation entre artistes aux questionnements et aux méthodes proches qui lui est essentielle et qui, comme à d'autres, lui a donné envie de poursuivre ailleurs cette forme soft de collaboration artistique.

## **Caroline Delieutraz**

Pour Caroline Delieutraz, partager cet atelier a également été l'occasion de discuter avec des artistes aux références communes, tout en menant ses propres projets. À la différence de Marion Balac et Carine Klonowski, Caroline Delieutraz a choisi de travailler, à la Villa Belleville, sur différents domaines, entre recherches artistiques et tâches administratives - annexes à la pratique mais récurrentes comme la réalisation de dossiers ou la mise à jour de son site Internet.

La période d'installation dans l'atelier concorde avec la préparation de *White Screen #2*, l'exposition en ligne dont Caroline Delieutraz est co-commissaire, avec Kevin Cadinot, dans le cadre de la 66e édition de Jeune Création. L'exposition se présente sous la forme d'un portail vers des œuvres en ligne auxquelles on accède en cliquant sur des objets flottant dans l'espace d'une page sur Internet ([White Screen #2](#)).





La collaboration artistique avec ses colocataires d'atelier y est plus visible, car elle y expose notamment un travail de Carine Klonowski. Les travaux présentés dans White Screen #2 sont fondés sur une remise au premier plan des non-lieux, et même des « non-objets » du virtuel : promenade dans les espaces interstitiels de films de science fiction (Serafin Álvarez, [Maze Walkthrough](#)), navigation entre des calques, outils visuels offrant textures et arrière-plans à tout créateur de paysage 3D (Joe Hamilton, [Indirect Flights](#)), ou encore contemplation d'un long coucher de soleil extrait d'un jeu vidéo (Carine Klonowski, [The den of the Sun \(Los Santos\)](#)).

L'espace et les conditions de travail offerts à l'atelier ont aussi permis à Caroline Delieutraz de répondre à l'invitation du curateur Bruno Barsanti pour une exposition personnelle, [Visione Doppia](#), à l'espace LocaleDue, à Bologne. L'artiste y déploie sa série de dytiques [Deux visions](#), qui mettent en regard des images de lieux situés sur les routes de France, photographiés selon deux points de vue différents : par Raymond Depardon d'une part, et par les voitures de Google Street View d'autre part. Dans cette exposition, elle présente également l'affiche [Video Club / A Camcording](#)



Event, annonçant une projection de vidéos amateurs capturant des vidéos d'artistes. Deux manières distinctes de mettre en jeu la circulation des œuvres, dans un enchâssement de rephotographies et de retournages d'images existantes, fixes ou animées.

Enfin, c'est aussi à l'atelier que Caroline Delieutraz a commencé la préparation de ce qui sera la pièce centrale d'une prochaine exposition personnelle.

À l'origine, un fait divers entendu à la radio racontait la saisie par les douanes françaises d'une centaine de scorpions vivants, issus d'un trafic international. S'en est suivi un patient travail d'enquête sur leurs qualités entomologiques, au sein duquel certaines démarches relevaient de la plus pure absurdité - encore plus drôle à partager avec ses colocataires d'atelier. Appeler les douanes ou les zoos de France et de Navarre pour récolter des informations sur cette espèce pouvait être une tâche hautement rébarbative dans un autre contexte. Destinés, vivants, à rejoindre les collections de spécialistes peu scrupuleux, ces scorpions deviendront dans l'œuvre de Caroline Delieutraz les items d'une autre sorte de collection. On retrouve, sous une forme inédite, les questionnements de fond dans le travail plastique et curatoriale de l'artiste : saisie d'un ensemble indifférencié en circulation (ici des animaux, ailleurs des images),

décontextualisation (qui est également le point commun des œuvres sélectionnées pour White Screen #2), et recontextualisation de cet ensemble. Après avoir réalisé des tests d'accrochage de photographies de ces animaux dans l'atelier, Caroline Delieutraz réfléchit à présent à une manière de dépasser la simple restitution visuelle. Pour cela, l'aide apportée par les autres artistes a été notable dans la mise en relation avec divers prestataires, avec qui l'artiste est en train d'élaborer son projet.

## **coworkers**

Le fait que les artistes aient besoin d'un atelier pour travailler n'est pas une découverte en soi. De même, les réflexes de mise en réseau existaient et existeront également hors de l'atelier.

Toutefois, les discussions épisodiques entre les artistes, toujours associées à un travail en train de se faire, ont permis un véritable partage de ressources au sens large, qui est l'avantage principal des espaces de coworking dont la presse se fait l'écho comme d'une nouvelle tendance, déjà mue en un business à part entière. N'appartenant à personne et tout le monde à la fois, passant de mains en mains au rythme des besoins, ces ressources partagées sont devenues interchangeable, « flottantes » comme le sont, d'un certain point de vue, les motifs que les artistes trouvent sur Internet et s'approprient aux grés de leurs projets. En écrivant ce texte, je me rends compte que j'ai observé dans la manière de collaborer de ces trois artistes un parallèle assez lisible entre le coworking et les modes de création appropriationnistes (propos que j'aurais aimé trouver dans l'exposition Co-Workers qui s'est déroulée au MAMVP et à Bétonsalon à l'automne 2015, mais c'est une autre histoire).

Les idées qui ont émergé dans ce contexte auront certainement confirmé des liens distendus entre les artistes - des liens qui peuvent se retrouver, de manière parfois insensible, dans leurs œuvres. Partant de là, on peut se poser la question : le travail en espace physique partagé, pratique reconnue et exploitée dans toutes sortes de start up, peut-il dessiner une nouvelle carte des tendances de la création contemporaine ?